PA 6276
.M6
Copy 1

Class PA6276
Book .M6

THE DANIEL GUGGENHEIM FUND

1311
12+

DISSERTATION

SUR

LE CHEVAL AILÉ D'ARSINOË.

DISSERTATION

SUR

LE CHEVAL AILÉ D'ARSINOË

PAR M. MONTI,

PROFESSEUR ÉMÉRITE ET MEMBRE DE L'INSTITUT.

OUVRAGE dédié à M. PARADISI, Conseiller d'État, Grande-Croix de la Légion d'Honneur, et Membre de l'Institut, aujourd'hui Ministre de l'Intérieur du Royaume d'Italie,

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR C. BRACK.

GÊNES,

JEAN GIOSSI, Imprimeur, Place *delle Vigne*, N.° 422.

1807.

PA6276
.M6

G.F
397283
30

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

Il ne manquait au siècle de NAPOLÉON, *le plus beau siècle de l'Histoire, que de lui avoir conservé les honneurs de la Littérature qui fait le luxe et l'ornement de l'esprit humain.*

La révolution en France avait tout détruit. La guerre absorbant toutes les facultés avait fait naître la conception d'une école qui donnât aux jeunes esprits la direction exclusive des sciences exactes. C'est l'École Polytecnique qui devait tendre par degré à transformer la Nation en un peuple de Géomètres.

*Heureusement l'*Empereur *a vu et fixé la limite où devait s'arrêter ce mouvement général. En créant les Prytannées il a restitué à l'éducation la portion qui sert à l'embellir.*

L'Italie plus heureuse par la réunion des événemens qui lui ont donné pour Conquérant et pour Régulateur le Génie *de l'Europe, en conservant ses institutions primitives a vu lors de sa régénération, reconsacrer sur leurs bases organiques toutes ses corporations savantes, les Universités et les Académies. Il est résulté du maintien de cette heureuse détermination qu'en Italie la Littérature a continué de marcher de front avec les Sciences : et peut-être y a-t-elle eu la préférence sur ces dernières.* Milan, Pavie, Sienne, Bologne, *etc. ont conservé ce feu sacré :* Visconti, Alfieri, Cesarotti, Monti, *etc. ont contribué à le nourrir. Ce dernier, Poëte aussi Sublime que Littérateur Profond, vient de publier son poëme*

du Barde, *qu'on regarde déjà comme devant faire époque dans son siècle. Je n'entreprendrai point d'en faire l'éloge : c'est aux Savans de l'Italie ses Contemporains à le juger : leur opinion a suffi pour former la nôtre.*

Je m'attache ici à faire connaître à mes compatriotes un dernier ouvrage du même Auteur sur une question d'Archeologie dont la discussion m'a paru si importante que je crois que c'est rendre un service à la Littérature Française que de le transporter dans notre langue. C'est ce qui m'a déterminé à en entreprendre la traduction.

A M. MONTI.

On a mis long-tems en question, s'il était possible, s'il était utile de traduire les originaux. Elle a été décidée contre la négative. On a reconnu que c'était un moyen de

plus d'enrichir la Littérature Nationale, soit parce qu'il établit un commerce de pensées entre l'Antiquité et les Modernes, soit parce qu'il étend des communications avantageuses dans les sciences entre les Contemporains. Ainsi *Pope* et *Cesarotti* ont fait lire avec délice à leurs compatriotes *Homère* et *Virgile*.

Il me faudrait, je le sens, toute leur exactitude, pour faire passer avec plus d'intérêt dans ma langue un ouvrage dont je n'ose vous faire ici l'hommage que parce qu'il est déjà tout à vous, et par la conception des idées, et par le mérite de la dissertation qui les développe avec une logique qui laisse loin der-

rière vous les Commentateurs qui vous ont précédé dans l'examen de la même question, et qui peut les faire oublier par le résultat que vous lui avez donné.

Mon projet sera rempli, si j'ai pu vous faire retrouver encore vos pensées dans ma traduction, et si mes Lecteurs ne m'accusent pas d'avoir terni votre style.

C. B.

PREMIERE LETTRE.

Un homme occupé uniquement d'affaires de commerce, et à qui on racontait les merveilles du système de la gravitation, demanda combien ce système rapportait pour cent; et un avocat ne trouvait de bon dans toute l'Eneide que la nullité du mariage entre Didon et Enée. Voulant examiner avec vous, qui êtes un géomètre sévère, une question agréable de littérature, si je m'adressais à un homme dont l'esprit ne fût occupé que de chifres et de lignes, j'aurais à craindre d'avoir porté mon opinion par-devant un tribunal point, ou peu différent de celui du négociant ou de l'homme de lois. Mais c'est avec un homme de génie, l'ami des sciences qu'il a cultivées, et nourri entre Horace et Euclide

que j'ai le bonheur de m'entretenir ; je suis certain d'être écouté avec patience, peut-être avec plaisir; et pour que la matière sur laquelle vous avez à prononcer ne vous fatigue pas trop, qu'il me soit permis de vous la présenter sous la forme de lettres séparées qui en divisant la marche de la dissertation, diminue l'ennui des détails.

Il s'agit ici d'expliquer un passage de Catulle fort-difficile. En l'interprétant je me flatte de prouver la justesse de cette maxime de Galilée qu'on peut, dans les vérités morales, obtenir quelquefois la même évidence que dans les vérités mathématiques. Si d'un côté je suis effrayé d'avoir à combattre l'autorité d'à-peu-près quarante traducteurs et interprètes, je suis rassuré d'ailleurs par la considération que la découverte du vrai dépend fort-souvent plus du hasard que du savoir. Il n'y aura donc pas lieu de s'étonner si au milieu de tant de science j'ai pu arriver, avec peu de moyens, à trouver, sans la chercher, la solution d'une question d'Archélogie, sur laquelle tant de savans commentateurs ont exercé leur savoir, et qu'ils ont traitée sans succès : elle se trouve toute entière dans les

vers suivans de l'élégie sur la chevelure de Bérénice :

Abjunctae paulò antè comae mea fata sorores
Lugebant, cùm se Memnonis Æthiopis
Unigena, impellens nutantibus aëra pennis
Obtulit Arsinoës locridos ales equus :

Lesquels traduits littéralement signifient:

« Les chevelures sœurs peu auparavant dé-
» tachées de moi pleuraient sur mon destin ;
» quand le cheval ailé d'Arsinoë né de Memnon
» l'Ethiopien se présenta. »

Je demande aux commentateurs ce que c'est que ce cheval ailé d'Arsinoë et de plus ce qu'on doit entendre par un cheval né d'une même couche avec Memnon l'Ethiopien. Le premier interprète de *Catulle* Partenius Lacisius en lisant *Arsinoës Chloridos ales equis* s'exprime ainsi : *Comae sorores lugebant*, les chevelures sœurs pleuraient, *cùm unigena Memnonis Æthiopis*, quand la mère de l'unique Memnon (c'est-à-dire l'Aurore) *ales*, ailée, *obtulit se mihi*, se présenta à moi, *equis Chloridos*, portée par les chevaux de Cloride, épouse de Zéphire, *Arsinoës*, dans la ville d'Arsinoë.

Je n'ai pas le projet de discuter particuliè-

rement les diverses interprétations que je ne ferai que rapporter pour mieux éclairer la matière. L'absurdité de chacune d'elles vous sera suffisamment prouvée en les voyant se détruire et se dévorer, pour ainsi dire, l'une, l'autre. Cependant pour ce qui regarde le galimatias de *Lacisius*, je ne dois pas lui passer l'erreur qu'il commet dans la signification du mot *unigena*, mot dont il est bon de fixer dès-à-présent la valeur : *Unigena* est un adjectif de substantif non générant, mais généré ; comme *Terrigena*, fils de la Terre ; *Phaebigena*, fils de Phœbus ; *Aurigena*, fils de l'Or, c'est-à-dire, de Persée, fils de Jupiter, changé en or. Ainsi *Nubigena*, *Faunigena*, *Janigena*, *Latonigena* et tant d'autres termes de même nature, qui portent avec eux le type non générateur, mais seulement la force génitive. *Unigena* par conséquent signifie la même chose que *genitus una ;* et ce n'est pas moi qui vous le dis, c'est Catulle lui-même qui vous l'apprend : en appellant Diane *unigenam Phœbi*, c'est-à-dire née de Phœbus, il nous ôte toute espèce de doute sur la véritable signification de ce terme, et expose au grand jour l'erreur de Lacisius.

Sans nous arrêter davantage à cette glose écoutons Pallade Fuscus.

Ce n'est point l'Aurore, dit-il, qui emporte la chevelure de Bérénice, mais le cheval ailé de Cloride ou de Zéphire *quem equum ad eam portandam miserat Chloris Zephyri uxor. Unigena autem Memnonis quasi una cum Memnone in eadem genitus regione.* On ne nous dit point ensuite comment le cheval de Zéphire peut être presque né dans le pays de Memnon, et de quelle race pouvait être ce cheval. Et comme un aveugle qui frappe par-tout sans savoir où et comment, Fuscus sans faire aucune mention d'Arsinoë, nous regale d'une explication plus énigmatique que le texte même.

Après lui se montre dans l'arène le savant et modeste Marc-Antoine *Mureto*, dont je me plais à rapporter les paroles pour nous apprendre à nous juger nous-mêmes sans orgueil, et à marcher avec circonspection au milieu des ténèbres. *Depravatum esse locum nemo non videt. Cùm autem et veteres libri nihil opis afferant, et conjectura omnis periculosa sit, paucè omnino hos versus et timidè attingam.* Voici son interprétation : *Comae sorores lu-*

gebant mea fata, cum ales equus Chloridos, quae Zephyri uxor est, obtulit se mihi Arsinoë : (id nomen urbis est quam Ptolomaeus Philadelphus a se conditam sorores nomine insigniverat.) Jusqu'ici une partie de la glose est d'accord avec celle de Lacisius; l'autre avec celle de Fuscus. Pour le reste il lit : *Memnonis Æthiopis unigena impellente natantibus aëra pennis*, et ayant fait d'*Unigena* qu'il entend tout-à-fait à contre-sens, un ablatif absolu, il poursuit ainsi son explication : *Unigena Memnonis, idest Aurora, quae unum Memnonem ex Thitone genuit, impellente aëra natantibus pennis, hoc est Aurora exoriente.* De-là s'apercevant du sens forcé de cette explication, il ajoute avec franchise : *Haec attuli, quia ut verum fatear, nihil aptius excogitare potui, non quod ipsi mihi magnopere satisfaciant. Si quis vel ingenio, vel eruditione majore, quod facillimum est, vel meliores libros nactus veriora protulerit, gratulabor :* et confessant que dans cet embrouillamini il ne savait plus où mettre le pied, il finit par suggérer, comme un moyen dont il se propose de tirer parti, s'il est possible, l'idée du Pégase qui

après avoir précipité Bellerofont, fut donné par Jupiter en présent à l'Aurore.

Écoutez à présent les extravagances qu'a débitées Joseph Scaliger sur cette idée, s'attachant fortement au terme déjà cité ailleurs *unigena Phœbi, ergo*, s'écrie-t-il de suite, *ergo Memnonis unigena Pegasus quia Aurorae filius.* Sur quel fondement fait-il naître le Pégase de l'Aurore, quand la Mythologie l'a fait naître du sang de la Gorgone? *Sanè Pegasum*, répond-il, *ab Aurora Jovi dono datum scribunt Graecorum commentarii.* Écoutez cette étrange logique! C'est l'Aurore qui l'a donné, donc c'est l'Aurore qui l'a engendré. Mais il est faux que les commentateurs Grecs fassent mention d'un tel présent; ils ont écrit le contraire. Il suffit de lire le Scoliaste d'Homère sur le sixième chant de l'Iliade V. 155; on y trouve que l'Aurore supplie Jupiter de lui accorder en présent le quadrupède volant dont elle dit avoir besoin pour ses voyages aëriens. En effet Licofront, cité mal à propos par Scaliger, nous montre au V. 17 l'Aurore traversant les cieux sur les ailes du Pégase : et je reste frappé de la stupidité de Poterri qui en expliquant ce vers s'est

permis d'affirmer que *quidam tradunt Pegasum fuisse Aurorae filium, undè cum Memnonis unigenam vocavit Catullus*, mettant hardiment sur le compte de Catulle l'erreur commise par Scaliger. Et ce sot perroquet de Scaliger c'est ce même Poterri qui appèle Virgile le singe d'Homère. Je me plais à relever ici sa gracieuse expression pour mieux justifier toute mon humeur contre ce Critique.

Je ne peux me séparer de Scaliger sans vous faire remarquer une autre de ses ridicules prétentions. Au lieu d'*abjunctae comae* il lit *abruptae*, et ajoute en style de Sibille : *Nimirum haec bona lectio ac sincera minutolis magistris displicuit. Quare nescio.* Le *quare* le dirai-je, M. Scaliger, c'est moi qui suis le *magister minutolus*. La chevelure dont il est parlé dans tout le poëme est la chevelure coupée. Donc l'*abruptae* ne peut d'aucune manière convenir aux chevelures sœurs, restées intactes et entières sur la tête de Bérénice. *Abruptae comae*, avec la permission de tous les Bacheliers Scaligeriens, veut dire chevelures coupées, et Bérénice ne coupa qu'une partie de ses cheveux : et l'*abjunctae* ne peut s'appliquer qu'à

l'autre partie que les ciseaux ont respectée, puisqu'en séparant deux ou plusieurs objets qui se trouvent joints, celui qui part s'en trouve séparé, aussi bien que celui qui reste.

Je m'attendais à quelque nouvelle opinion de la part de Giano Danza, mais il s'est tiré d'affaire précisément comme le moine Cipolla qui, après s'être engagé à faire voir au public assemblé une plume des ailes de l'Ange Gabriel, finit par leur montrer les charbons de Saint Laurent. *Postquam Memnonis mentio se obtulit cur non de ejus statua aliquid dicamus ?* Et nous rabachant tous les contes que tant d'autres ont faits avant lui sur la statue de Memnon, et qui ne font rien ici, il nous laisse à jeûn sur tout le reste.

Alexandre Guarini voit dans l'*ales equus* le phénix : étrange interprétation adoptée à ma connaissance par ce seul traducteur, membre de l'académie des Arcades. J'ai réservé pour la dernière la glose d'Achille Stace, parce qu'étant celle qui a obtenu le plus de succès, et qui a fait le plus de bruit, c'est aussi celle qui mérite le plus qu'on en fasse une mention particulière. Notre Critique, persuadé autant

que l'esprit humain peut l'être, qu'il a trouvé le bout du peloton, s'avance fièrement ainsi : *veni ad eum locum qui esse vel difficillimus putatur, quo explicando cum eruditi homines satis habuerint negotii, sibi tamen ipsi non satisfaciunt. Ego vero cum ab aliis dissentiam, sedulo scilicet operam dedi ut novum ac plane meum, quidquid esset, confirmarem.* Et en quoi consiste cette merveilleuse nouveauté? Dans la découverte qu'il a faite que ce frère de Memnon qui nous a fait donner au diable, n'est autre que Zéphire, puisque l'Aurore, mère de Memnon, est aussi la mère des Vents, comme nous l'apprenons du grand docteur de la Mythologie, Hésiode. Mais notre Critique qui trouvait embarrassant de convertir Zéphire absolument en cheval, tel qu'est l'*equus* du poëte latin, sans avoir à l'appui de son opinion les exemples que les interprètes qui l'ont suivi, ont trouvés, ou pour mieux dire, qu'ils ont cru avoir trouvés après lui; tourmenté par tant de scrupules, avec une opération *critico-chimique*, il transforme merveilleusement *ales equus* en *alisequus*, en nous avertissant que le poëte *alisequum ventum apte ac venuste*

dixit, ut pedisequos vocant optimi scriptores pedibus alios qui sequuntur. Il n'a pas été même arrêté par la considération que les deux mots *ales* et *equus* en se confondant et incorporés ensemble, redoublent la consonne *s* au point de leur contact, comme il arrive en *pedissequus* qui s'écrit avec deux *ss*. Ce redoublement qui précipite la prosodie du vers, Stace l'évite par le moyen d'une de ces licences poétiques accoutumées qui raccommodent le tout. Après avoir établi tous ces points essentiels, il se presse d'arriver à son exposition, et au lieu de *Chloridos*, lisant *Locricos*, génitif et adjectif d'*Arsinoës*, il prépare à la version *Locridos* de Bentlejo, version heureuse qui a mis fin aux incertitudes des érudits. Il nous apprend en dernier lieu, avec l'autorité de Strabon et de Possidipe, que l'Arsinoë *Locrica* (que nous appelerons à l'avenir *Locride* ou *Locrense*, comme on le jugera le plus à propos) est le même personnage que la Venus Zéphiritide adorée sous ce nom sur le promontoire Zéphirien dans la région de Locri, une des capitales de la Lybie; et cette partie de son commentaire expliquée par des monumens,

suivie par les plus sages interprètes des tems postérieurs, la seule entièrement conforme à l'histoire et à l'esprit du poëme, n'est plus contestée par personne. Après ces démonstrations les unes fausses, les autres très-justes, voici le sens qu'en tire Achille Stace.

Les chevelures mes sœurs pleuraient mon destin, alors que Zéphire, frère de Memnon et cheval ailé d'Arsinoë Locrienne, s'offrit à mes regards, envoyé par Venus Zéphiritide pour m'enlever du temple, où j'étais consacrée, et me déposer dans son sein, d'où elle devait me placer dans les cieux.

Toscanella, Gisselio, Pulmano, Wossius, Volpi et généralement tous les interprètes leurs successeurs se volant les uns les autres, finissent par adopter l'opinion de Stace et le commentateur de Catulle *ad usum Delphini*, *Philippe Silvius* commence par admettre la glose de Scaliger et finit par celle de Stace. Le seul changement fait par ceux qui l'ont suivi, est celui de Zéphire *alisequo* en un seul mot, dans Zéphire (*alato cavallo*) cheval ailé. Personne n'a plus osé se lever contre ce jugement d'après la sanction que lui a donnée l'autorité

puissante d'Antoine Conti, qui lui a imprimé le caractère d'infaillible. Enfin, le dernier et le plus fécond de tous Ugo Foscolo s'impatiente contre ceux qui paraissent difficiles ; et étalant toute la richesse de son érudition grecque et latine, il augmente, il établit cette opinion autant qu'il est possible d'établir jamais une erreur.

Il n'était pas au surplus si difficile d'apercevoir cette erreur, au moins de la soupçonner, si ces savans avaient bien pesé la valeur de ce terme *unigena* : il ne suffit pas de démontrer avec Hésiode que l'Aurore est mère des Vents, pour passer à conclure que Memnon étant son fils, doit être conséquemment frère de Zephire. Il était encore nécessaire de prouver que l'un et l'autre sont *unigeni*, engendrés ensemble, c'est-à-dire, jumeaux. Cette preuve est impossible ; car expliquant un sujet mythologique, on ne peut pas s'écarter de la Mythologie, qui nous apprend que l'Aurore fut mère des Vents par Astrée, et de Memnon par Titon. Mais ce qui doit le plus confondre les Zephiristes, c'est qu'Hésiode, lui-même, leur maître et leur soutien, est celui justement qui les condamne,

en distinguant d'une manière très-claire ces deux généalogies, la première au vers 378, la seconde au vers 984; et Virgile aussi et d'autres poëtes appèlent Énée frère de l'Amour, parce que l'un et l'autre sont nés de Venus. Mais que l'Amour et Énée soient *unigeni*, comme Apollon et Diane, c'est ce que ni Virgile, ni personne ne s'est encore avisé de dire; par conséquent, vouloir que l'Aurore eût engendré d'une seule couche Memnon et Zephire, ce serait confondre monstrueusement deux générations très-distinctes : et remarquez qu'en faisant Memnon frère de Zéphire, on le fait en même-tems frère de Borée et de toute la famille des Vents; ce qui augmente d'une manière extrême l'absurdité de cette idée et le galimatias de l'explication.

Qu'il me soit en outre permis de demander avec quelle décence d'expression le Zephire de ces savans peut-il être appelé le cheval ailé d'Arsinoë? J'admets qu'Arsinoë soit ici une même personne avec Venus Zephiritide; j'admets encore avec Foscolo que Zephire, selon l'expression de Lucrèce, soit précurseur de Venus; mais cheval de Venus, avec la permis-

sion des Zephiristes, ceci est une autre paire de manches : la métaphore est trop hors de mesure, et ne saurait convenir à la délicatesse grecque.

Il y a une autre supposition qui me choque, c'est Zephire non-seulement le cheval, mais encore le valet d'Arsinoë.

Ipsa suum Zephyrithis eo famulum legarat. Zephire est un dieu, un dieu plus ancien qu'Arsinoë, d'une bien plus grande importance ; c'est l'ame de la nature et son nom le signifie assez *portator della vita*, le messager de la vie. Dans la hierarchie des dieux on voit, il est vrai, des divinités secondaires asservies aux ordres des divinités majeures, Iris, messagère de Junon ; Mercure ambassadeur de Jupiter ; les heures suivant le soleil ; mais je ne vois aucun dieu du premier ordre assujetti humblement aux divinités secondaires. On me dira qu'Arsinoë rendue immortelle et associée au culte de Venus justifie le service de Zephire ; je réponds que tout cela ne peut la faire entrer au rang et privilège des divinités premières, ni lui en donner les prérogatives. Les traducteurs et les interprètes ont beau vouloir mitiger l'odieux des termes en

expliquant *famulum* par celui de ministre. Qu'on s'arrange comme on voudra, serviteur ou ministre, *famulus*, à mon avis, porte l'idée de la servitude et ne convient point à l'état de Zephire qui est dieu ; Je ne pense pas que la belle Cloris, sa femme, courtisée par les amours et comme lui messagère du printems, doive avoir à rendre grace à nos commentateurs de réduire ainsi son époux à la condition de servitude, et ce qui est pis, de servitude auprès d'une divinité de la dernière classe, ce qu'on peut nommer la *plebe celeste.*

Enfin prêtez-moi votre attention toute entière, et observez que ce cheval ailé d'Arsinoë,

O fiera, o vento, o demone ch'ei sia,

est désigné ainsi par antonomase. Il y a antonomase, lorsqu'au lieu d'appeler un objet par son propre nom, on le désigne par un attribut qui lui est propre et tellement personnel qu'on puisse le reconnaître sans équivoque; par exemple, si au lieu de nommer Homère, je l'appelle le *Chantre d'Achille*, vous m'entendez d'abord, parce que l'on sait que cette qualification n'appartient qu'à Homère. Au contraire si au lieu

du *Chantre d'Achille*, je dis le *Chantre de Jupiter*, cette expression indéterminée et qui peut convenir à tant d'autres poëtes, confond l'idée, et place dans la tête une antonomase vicieuse. Ainsi au lieu de Zephire on peut se servir d'une tournure poëtique *assez connue*, et l'appeler *mari ailé de Cloride :* mais si on dit cheval ailé d'Arsinoë, qui voulez-vous qui vous comprenne, sur-tout si vous ajoutez cheval né avec Memnon ?

Je crois vous avoir fait connaître, si je ne m'abuse pas, les erreurs grossières qui gâtent la version de Stace et de ses nombreux et savans satellites. En la rejetant en entier de même que toutes les autres, je n'ai fait que multiplier mes propres dangers. Et en effet dans une aussi grande lutte, et un tel désordre d'opinions, si *l'ales equus*, qui fait l'objet de nos recherches, n'est point le cheval de Cloride, ni l'Aurore, ni Pégase, ni le Phénix, ni rien enfin de tout ce qui ont imaginé nos Critiques qui travaillent depuis plus de trois siècles à cette découverte, que sera-ce donc? pas un diable assurément, mais un véritable et innocent animal né en Éthiopie, ailé, commode à la monture, monté

en effet par Arsinoë, et ce qui est plus merveilleux, né avec Memnon.

Suspendez pour un moment votre curiosité: j'aurai demain le plaisir de la satisfaire.

Aimez-moi, et portez-vous bien.

DEUXIEME LETTRE.

Il y a deux très-grandes difficultés à vaincre dans le passage que je vais chercher à éclaircir : premièrement trouver le véritable cheval ailé d'Arsinoë ; en second lieu, après l'avoir trouvé, prouver, en s'attachant rigoureusement à la Mythologie, qu'il est véritablement *unigena*, né d'une seule couche et en même tems avec Memnon. Nous découvrirons la première de ces conditions, le flambeau de l'histoire à la main, en consultant Pausanias et tous les Naturalistes ; nous arriverons à l'autre à l'aide d'Ovide d'accord avec toute la Mythologie. Ainsi Pausanias et Ovide auront seuls tout le mérite de la démonstration que j'en donnerai ; il est possible qu'elle mette fin à toute discussion. Je ne demande pour moi que la gloire de l'avoir indiquée, en me flattant qu'un autre qui aura plus d'érudition et de savoir ajoutera à son évidence.

Pour donner à mon explication toute la clarté qu'elle peut avoir, il est bon de préluder par quelques petites notices sur le caractère d'Arsinoë ; nous nous aiderons en cela des lumières de le *Vaillant* dans son excellente histoire des Ptolomés, et nous les présenterons dégagées, j'espère, de tout doute.

Arsinoë, femme et sœur de Philadelphe, fut si tendrement aimée par ce roi, que pour lui prouver la force de sa tendresse de la manière la plus éclatante, il fonda trois villes de son nom, éleva de superbes obélisques, fit frapper en son honneur un grand nombre de médailles en or parmi lesquelles il en existe encore portant l'image d'Arsinoë sous la figure d'Isis avec le voile et la fleur du *lotus* sur le sommet du front ; en un mot il remplit non-seulement l'Egypte, mais même l'Asie et la Grèce de monumens qui en transmissent la mémoire à la postérité. Devenu ensuite inconsolable de sa mort, il la fit graver dans une topaze d'un seul morceau de quatre coudées de hauteur, à ce qu'en disent les historiens : et ne trouvant aucun soulagement à sa douleur, il finit par se déterminer à la placer sur

les autels, comme il avait déjà fait de Bérénice sa mère, la première de ce nom dans la famille des Ptolomés. Il entreprit donc de lui bâtir dans Alexandrie un temple magnifique sous la direction de l'architecte *Dinocrate*, dont la mort survenue interrompit l'ouvrage. Les Egyptiens, à qui la mémoire d'Arsinoë était très-chère, lui élevèrent aux dépens du public un autre temple sur le promontoire Zéphirien, où elle fut adorée sous le nom de Venus Zéphiritide, nom qu'on lui donna peut-être à cause de sa dévotion pour cette déesse, ou pour avoir bien mérité de Vénus en rétablissant, comme elle le fit, les fêtes d'Adonis avec une grande pompe. Elle fut une très-belle femme, mais pas exempte de caprices : témoin sa passion pour distiller de sa main des essences, et composer des onguents, en inventer elle-même de nouveaux, et d'y dépenser de grands trésors ; passion dont hérita ensuite Bérénice seconde sa belle-fille. Après avoir observé le caractère de cette femme, et de quelle manière Philadelphe, son mari et son frère, l'avait rendue célèbre par tant de monumens, écoutons Pausanias qui nous donne

la clef de l'énigme poëtique que nous cherchons.

Dans le neuvième livre, qui est celui qui traite des objets d'art de la Béotie, en faisant l'énumération en détail, suivant son usage, des peintures et des statues qui décorent le temple des Muses sur l'Hélicon, c. 31, il dit: *on voit encore sur l'Hélicon la statue d'Arsinoë qui épousa Ptolomée, son frère, et cette Arsinoë est portée par une autruche en bronze.* Pausanias, écrivain très-exact, rapporte ce qu'il a vu de ses propres yeux, et non pas sur la foi du sacristain comme M. de Lalande. (*) Il le raconte devant toute la Grèce devenue témoin oculaire de tout ce qu'il écrit: l'Arsinoë de Pausanias est, sans contredit, l'Arsinoë de Callimaque; l'autruche sur laquelle il la voit assise est un oiseau qu'on peut donc monter..... Mais avant d'arriver à cette conséquence cherchons à connaître les qualités particulières de cette monture ailée.

Je laisse aux Naturalistes le soin de vous

(*) V. la prolusion de M. Monti où il a parlé du voyage en Italie par M. de Lalande.

donner l'histoire d'un si étrange animal, partie oiseau, et partie quadrupède placé par la Nature entre les deux espèces, et formant, comme l'observe notre *Aldrovande*, (*) l'anneau de la chaîne qui joint les êtres terrestres aux êtres aëriens. Je ne m'aiderai de leurs récits que pour ce qui me regarde.

Et premièrement voulant faire de ce oiseau une bête de monture, je suis bien aise que *Vallisnieri* l'appelle *le géant des oiseaux*, et M. de Buffon *l'éléphant des oiseaux*. Il est encore à propos de savoir que *ses cuisses sont très-grosses*, *très-musculeuses*, et de plus que *la situation ordinaire de son corps est parallèle à l'horizon*, qualités très-essentielles pour être monté commodément. On ne doit pas négliger de dire que cet animal s'apprivoise aisément, que les habitans de Dara et de la Libie les font paître en troupeau, les montent, les attellent, et les chargent de fardeaux considérables ni plus, ni moins que nos chevaux. Le voyageur Anglais M. Moore, cité par Buffon, raconte qu'il a vu à Joar en Afrique un

(*) Chap. 2, liv. 9 de l'Ornithologie.

homme qui voyageait de pays en pays sur une autruche. Lisez le voyage de M. Adanson au Sénégal, et entendez ce qu'il dit avoir vu comme témoin oculaire de la force et de la vélocité prodigieuse de deux jeunes autruches. *Pour essayer la force de ces animaux je fis monter un nègre de taille sur la plus petite, et deux autres sur la plus grosse : cette charge ne parut pas disproportionnée à leur vigueur. D'abord elles trottèrent un petit galop des plus serrés ; ensuite lorsqu'on les eut un peu excitées, elles étendirent leurs ailes comme pour prendre le vent, et s'abandonnèrent à une telle vîtesse qu'elles semblaient perdre terre..... J'ai été plusieurs fois témoin de ce spectacle*, etc. D'après cela je me figure que sans avoir recours aux licences poëtiques, vous trouverez très-propre et simple la dénomination d'*ales equus* donnée à l'autruche. S'il vous restait encore quelque ombre d'incertitude Vallisnieri la dissiperait : *Les autruches*, ajoute-t-il, *ont le dos très-large sur lequel un enfant est assis fort à son aise, comme faisait avec courage celui que j'ai vu à Venise, qui voulait être porté en triomphe, au*

grand plaisir du peuple, *par ce* coursier ailé. Voilà l'*ales equus* de Catulle naturellement tombé (tant l'expression en est spontanée) non pas de la plume d'un poëte fantastique, mais de celle d'un grave philosophe.

Je ne me contente pas de vous avoir fait connaître que l'autruche est une vraie monture ailée, je veux que vous la voyiez encore au service des Ptolomés. Observez, avant tout, le passage suivant de Testor d'après Gesner : *Firmius imperator vectus est ingentibus struthionibus.* Ce *Firmius* était un roi d'Egypte sous la fin du troisième siècle ; et l'expression *vectus* et le pluriel *struthionibus* nous laissent la liberté de supposer que *Firmius* s'est servi d'autruches comme montures aussi bien que pour tirer son char : ayant vu d'ailleurs que ces oiseaux sont également propres à la charge et au trait.

Mais ce n'est point encore ici le plus fort de l'induction. Dans la grande fête célébrée par Philadelphe et décrite tout au long par Athénée, l. 5, c. 6, dans le nombre considérable de chars qui vinrent en procession, tirés par différens animaux rares, l'historien en dé-

signe huit qui l'étaient par des autruches : et les chars n'étaient point vides ; ils étaient conduits et dirigés par de jeunes-garçons couronnés de pins, en petits pourpoints et bonnets de cocher ; et sur le même char venaient vétus d'or des enfans armés de petits boucliers et de thyrses avec des guirlandes de lierre sur la tête. Vous voyez par ce passage que mon discours commence à s'éclaircir. Philadelphe qui donna cette fête était justement le mari et le frère d'Arsinoë. Or transportez-vous, pour un moment, avec la pensée dans les vastes ménageries de Philadelphe. Remarquez la quantité prodigieuse qu'il y a d'éléphans, de lions, de tigres et d'autres animaux féroces domptés pour le service de ce roi ; voyez la foule du peuple accourir à la vue d'un spectacle aussi rare, dont le plus nouveau et le plus beau vous paraîtra être celui de l'autruche qu'on a élevée et soumise au trait et à la selle ! Ne voulez-vous pas que Philadelphe et Arsinoë viennent quelquefois assister par amusement à un si étrange manège ? Arsinoë, belle femme, capricieuse, avec le désir de s'amuser, et surtout de se faire voir, n'est-il pas très-naturel

qu'il lui prenne un jour ou l'autre la fantaisie d'acquérir le talent de monter ce coursier ailé? Quelle bizarrerie plus innocente, quelle monture plus extraordinaire et plus digne d'une reine? Arsinoë assise et galoppant sur une autruche ne vous semble-t-elle pas beaucoup plus aimable et gracieuse? Ne suffit-il pas qu'une seule fois elle se soit abandonnée à ce caprice pour qu'aussitôt ce soit le bruit de toute Alexandrie, et que la nouvelle s'en répande par tout le royaume? Ce que font les reines surtout quand elles sont belles, n'est-il pas toujours admirable et intéressant?

Et admettons (voyez s'il est possible de porter la discrétion plus loin), admettons qu'Arsinoë par timidité et par retenue n'ait jamais osé se hasarder à monter sur une autruche, quoique je ne voie pour une femme ni danger ni honte à essayer une semblable monture. Mais dans le nombre des autruches qu'on accoutumait au manège des avant-cours royales de Ptolomée, Arsinoë n'eût-elle fait autre chose qu'en distinguer quelqu'une, n'eût-elle fait que s'amuser à lui présenter quelque fois avec ses belles mains une poignée de dattes

dont l'autruche est très-gourmande, de la même manière qu'Andromaque se plaisait à porter elle-même l'avoine aux chevaux d'Hector, et Proserpine la grenade d'averne aux coursiers immortels qui l'enlevèrent, cela seul ne suffirait-il pas pour mériter à l'autruche de la part du public le surnom de cheval ailé d'Arsinoë ? La chose, si je ne me trompe, est portée à un tel degré de vraisemblance, que même sans Pausanias nous pourrions facilement expliquer Callimaque. Mais c'est justement là où les conjectures que m'a suggérées le passage d'Athénée ont paru insuffisantes, que celui de Pausanias est tel qu'il dissipe à jamais, sans espoir de réplique, tous les doutes possibles.

Il me semble donc prouvé que l'*ales equus* d'Arsinoë n'est, et ne peut être autre que l'autruche. Il reste à examiner comment il peut être *unigena Memnonis Æthiopis*. Je vous le démontrerai dans ma troisième lettre d'une manière aussi évidente qu'il l'est que vous êtes Jean Paradisi, le fils de cet illustre Augustin qui fut jadis l'ornement des Muses Italiennes, comme vous l'êtes vous-même aujourd'hui des Lettres et des Sciences.

TROISIEME LETTRE.

La Mythologie en nous donnant Memnon pour fils de l'Aurore et de Titon, roi d'Éthiopie, nous apprend encore que ce jeune prince tué par Achille au siège de Troie, renacquit à la vie sur la demande qu'en fit sa mère. Ce n'est donc pas dans sa première, mais dans sa seconde vie qu'on doit chercher sa parentée avec le cheval ailé d'Arsinoë, c'est-à-dire, avec l'autruche. Pour couper court, voici Ovide qui nous dévoile d'un bout à l'autre tout ce mystère, dans son 13.e livre des Métamorphoses; il décrit premièrement l'Aurore aux pieds de Jupiter.

Memnonis orba mei venio, qui fortia frustra
Pro patruo tulit arma suo, primisque sub annis
Occidit a forti, sic dii voluistis, Achille.
Da precor huic aliquem solatia mortis honorem,
Summe deum rector, maternaque vulnera leni.
Jupiter annuerat.

Et l'on voit tomber le bûcher sur lequel brûle le cadavre du héros ; le ciel s'obscurcir de noirs globes de fumée, la flamme s'épaissir, prendre figure et couleur, et s'animer merveilleusement; voilà Memnon tranformé en oiseau.

Et primo similis volucri, mox vera volucris
Insonuit pennis.

Faites attention que le miracle ne finit point ici. Derrière Memnon, devenu oiseau, s'élèvent au même instant du milieu du bûcher, en faisant sonner leurs ailes, une quantité innombrable de ses frères nés avec lui.

. . . . . *pariter sonuere sorores*
Innumerae.

Ce *pariter* et ce *sorores* suffiraient seuls pour expliquer entièrement l'*unigena* de Catulle. Mais Ovide, devenu notre commentateur, pousse son explication au-delà de ce qu'il nous faut, en ajoutant au mot *sorores*

. . . . . *quibus est eadem natalis origo.*

Si cette manière de s'exprimer pesée à une balance rigoureuse enlève la moindre valeur à l'expression de l'*unigena Memnonis*, je veux être condamné à ne plus lire de ma vie que

les livrets en musique de notre théâtre moderne; mais il y a encore quelque chose de plus précis. Ces frères ailés de Memnon à peine nés se déclarent entr'eux une terrible guerre, se battent d'une manière cruelle à coups de becs et de griffes, et se tuent.

Inferiaeque cadunt cineri COGNATA *sepulto*
Corpora.

D'après tout ce qu'Ovide a dit ci-dessus, *corpora cognata* signifie la même chose que *corpora congenita*, la chose est claire. Or *corpora congenita* et *corpora unigena* n'est-ce pas une et même chose?

Mais comment prouvez-vous, diront d'abord les incrédules, qu'un de ces oiseaux jumeau de Memnon soit une autruche? Et qui me prouvera le contraire? Qui pourrait me dire quels sont précisément ces oiseaux? La fable ne donne à aucun d'eux un nom distinct, elle les appelle seulement du nom commun d'oiseaux *Memnonides*.

Praepetibus subitis nomen facit auctor, ab illo
Memnonides dictae.

Donc jusqu'à ce que nous ayons quelqu'un qui en désigne l'espèce, la fable laisse au poëte

la liberté d'appeler Memnonide tout oiseau d'Éthiopie, pourvu qu'il ait la qualité qu'elle exige, savoir la force

. . . . . *seque viro forti meminere creatas.*

Or Memnon l'Éthiopien, l'autruche éthiopienne, l'oiseau Memnon, l'autruche oiseau, oiseaux forts les Memnonides, l'oiseau fort l'autruche, que peut-on prétendre de plus clair pour appuyer la généalogie fabuleuse dont Callimaque le fait dériver? Et la Mythologie voulant donner à Memnon oiseau, des frères dignes de lui, qui oserait exclure de cet honneur l'autruche qui en est si digne? L'autruche l'éléphant, le géant de tous les oiseaux, le plus fort, et qui mérite le mieux les honneurs d'une si noble parentée!

Il faut faire ici une réflexion. Il arrive souvent au poëte d'être obligé de nommer un objet dont le nom, ou n'a pas par lui-même toute la dignité qu'exige la poësie, ou qui se refuse aux lois de la mesure, et réveille une idée qui n'est pas assez sublime ou n'a point assez de merveilleux. Dans ce cas le poëte peut recourir à l'antonomase, dont nous avons déjà parlé; il dira, par exemple, l'*oiseau de Pallas*, au lieu de nommer la *chouette*, et les noires filles de

Minée, au lieu de *chauve-souris*; ces expressions figurées sont admirablement propres à ennoblir et embellir toute idée commune et basse. Callimaque voulant nommer l'autruche (nous verrons ci-après pourquoi il a dû la nommer), et craignant peut-être que son nom sec et simple ne sonnât point harmonieusement dans la poësie épique (peut-être à cause de l'adjectif *camelos* que les Grecs lui donnent pour le distinguer de *strouthos* qui pris seul signifie *passereau*), a préféré, comme vous le voyez, l'emploi de l'antonomase. Et certes, à ce qu'il me semble, il ne pouvait l'indiquer d'une manière plus claire, qu'en l'appelant cheval ailé d'Arsinoë, dénomination tirée de l'habitude qu'avait Arsinoë de l'employer à cet usage, ni en révéler plus noblement l'origine, qu'en l'identifiant à la seconde naissance de Memnon héros très-célèbre et très-cher aux Égyptiens. Par ma foi je trouve ici que Callimaque fut bien moins hardi dans son expression, que d'autres bons poëtes qui appèlent les peupliers les sœurs de Phéton et le coq d'Inde

Il cristato fratel di Meleagro;

toutes très-belles antonomases. Or si dans le

langage poétique vous n'êtes pas étonné de voir Phéton frère d'un arbre, et Méléagre frère d'un poulet, pourquoi serait-on étonné de voir Memnon frère d'un animal ailé merveilleux, d'autant que ce n'est plus Memnon rival d'Achille, mais Memnon réduit à la condition de brute ?

Je pourrais vous citer à propos de cette opinion mille autres exemples semblables, dont les métamorphoses d'Ovide fourmillent. Sans le secours de cet appui que nous donne la fable, le langage de la poësie en certains cas ne se soutiendrait pas. Le style didactique lui-même, beaucoup moins sévère que l'héroïque, emploie avec succès de semblables artifices, toutes les fois qu'on veut relever et embellir une idée trop abjecte. Parmi les poëtes italiens, il me semble qu'aucun n'en fait usage aussi souvent que le *Dante*, et cette manière figurée de désigner les personnes, les lieux, les temps, les actions, contribue à donner à ses vers un certain air de mystère qui fixe d'abord l'attention, et leur donne du merveilleux. Parini en fait aussi un usage admirable. Ayant, par exemple, occasion de nommer la farine d'amandes, il

s'aide heureusement de la Mythologie, et dit:

Il macinato di quell' arbor frutto,
Che a Rodope fu già vaga donzella,
E chiama invan sotto mutate spoglie
Demofoonte ancor, Demofoonte.

Un insolent assez connu, du nombre de ces malheureux qui pour se faire une grande réputation, tourmentent les noms les plus respectables, et font de l'honorable métier de critique, un métier de boucher, en s'attachant à déchirer Parini, qu'il analyse d'une manière ridicule et honteuse, et sur-tout les vers que j'ai rapportés plus haut, ajoute, que *celui qui ne sait pas la Mythologie* (quand on l'ignore, on ne doit point lire les poëtes, encore moins les juger) *et la métamorphose de Rhodope, ne devinera jamais qu'on parle de la farine d'amandes.* Voyez l'ignorance du misérable Critique! Il prend Rhodope, montagne de la Thrace, pour Phillis amante de Démofont, et transforme cette montagne en plante d'amandier, au lieu de Phillis. Je donne pour nouvelle preuve du cerveau gâté de ce Critique

cette autre censure sur ces vers du même Parini,

Già l'are a Vener sacre, e al giocatore
Mercurio nelle Gallie e in Albïone
Divotamente hai visitate, e porti
Pur anco i segni del tuo zelo impressi.

Il faut être bien aveugle pour ne point s'apercevoir que le poëte veut attaquer ici, dans son jeune héros voyageur, deux vices éclatans, la débauche et le jeu, et de plus ce qu'on acquiert dans les combats d'amour. Écoutez un moment l'anatomiste de Parini. *Cet endroit doit paraître très-obscur au plus grand nombre des lecteurs (oui, ses semblables), l'expression même en est quelquefois équivoque, puisqu'on ne sait pas, si le poëte veut dire que son héros a visité les autels que la France et l'Angleterre ont consacrés à Vénus et à Mercure, ou bien, qu'il est allé en France et en Angleterre visiter les autels consacrés à ces deux divinités.* Vit-on jamais autant d'ignorance mêlée à tant d'hardiesse? Et voilà cependant les moindres et les plus innocentes des trois mille sottises de notre Docteur tombé,

de je ne sais où, en Italie pour y exercer la dictature de la critique.

Mais laissons-là ce fanfaron dans l'embarras où il s'est mis : revenons à Callimaque et répétons qu'il a fait usage d'un artifice ingénieux, en appelant l'autruche frère de Memnon, particulièrement chez un peuple dont la vénération pour les animaux était consacrée par leur religion. La fable, en effet, en nous apprenant que les dieux fuyant Typhon se réfugièrent en Égypte, et s'y cachèrent épouvantés, les uns sous la figure d'oiseau, de poisson, de quadrupède; d'autres même sous la forme de végétaux très-ordinaires; cette même fable nous enseigne à voir dans ces divines métamorphoses le fondement et l'origine de toutes les superstitions Égyptiennes. Or on voit bien qu'un peuple qui place parmi ses dieux

. . . . . *Cocodrilon, et Ibin*
Porrum, cepe, canem, pisces, et cercopithecos,

ne pouvait trouver que très-belle la parenté de l'autruche avec Memnon devenu oiseau lui-même; parenté au surplus moins extravagante certainement que la sainteté du dieu Oignon.

Il me reste encore quelque petite chose à éclaircir, ce sera la matière d'un autre entretien que je renvoie à un autre jour. Portez-vous bien.

QUATRIEME LETTRE.

Si l'explication que je vous ai donnée par ma dernière lettre vous paraît entière, et évidente, elle me le paraît aussi à moi-même. Par précaution je m'assure du suffrage d'un mathématicien très-rigoureux qui par suite de la sévérité de ses principes ne cède qu'à la force de la raison: et ce suffrage est en même-tems celui d'un philologue très-habile comme est celui qui connaît, et sachant par cœur tout Horace d'un bout à l'autre, et les disputes qu'ont coutume de se faire eutr'eux les éditeurs de ce poëte, sait aussi combien ces matières sont difficiles à éclaircir, et pleines d'erreurs et de dangers.

Il me reste à écarter un scrupule de notre excellent Biamonti dont la nomination à la chaire d'éloquence à Bologne console les amis des bonnes études, et honore extrêmement le discernement de celui qui a su découvrir ce

savant qui fuit l'éclat, et le faire sortir de son modeste réduit.

Biamonti ne trouve rien à redire, ni sur la question de l'autruche cheval ailé d'Arsinoë, ni sur celle de l'autruche jumeau de Memnon, en se servant de l'autorité de Pausanias et d'Ovide pour lever tous les doutes possibles sur ces deux points. Il est seulement un peu retenu par le vers

Isque per aetereas me tollens advolat umbras.

Comment, dit-il, accorder ce vol avec l'impuissance absolue de cet animal pour voler, l'autruche ne pouvant par sa pesanteur (quoiqu'ayant des ailes) s'enlever d'une palme au-dessus de terre? Quand mon ami m'opposa cette difficulté, je la regardai véritablement, et je lui dis à lui-même, comme un sophisme, une subtilité : mais la même objection m'ayant été présentée depuis par l'érudit Garattoni, homme d'un profond jugement suivant l'opinion publique, je vis qu'on ne pouvait point la dissimuler.

Je pourrais répondre premièrement que ce n'est pas un historien, mais un poëte qui parle, ce même poëte qui a accordé à une chevelure, dans son poëme, la faculté de la parole.

En cela j'aurais peut-être déjà assez rempli mes obligations, et pourrais prétendre avec raison que celui qui n'est pas étonné d'entendre parler une chevelure, devrait l'être bien moins de voir voler une autruche. Je pourrais observer encore, que ce vol n'a rien en lui-même qui doive nous faire crier à l'extravagance, quand nous pouvons voir chaque jour dans les poëtes, sans étonnement, ni surprise, le vol de Pégase, de l'hippogriphe et des quatre chevaux *vieppiù che fiamma rossi* de S. Jean l'évangéliste, de ceux du prophète Elie qui galopent si bien dans les airs, et cent autres pareils miracles de la poësie bien plus extravagans, que celui de faire voler une autruche dont l'essor, après tout, ne répugne nullement à la pensée, puisque l'autruche est un oiseau. Mais laissant de côté les exemples, qui seuls suffiraient pour nous tirer d'embarras, et prenant à cœur de défendre Callimaque, je prouverai, avec la seule raison de la poësie, que dans le cas dont il s'agit, l'autruche devait jouir nécessairement de la faculté de voler, et de parcourir, en se promenant ça et là, tout l'olympe à son gré.

Si vous pensez que l'autruche de Callimaque

soit le même animal qui portait matériellement sur son dos sa maîtresse mortelle, vous vous trompez. Celle-là a suivi la destinée d'Arsinoë devenue immortelle, et de la même manière qu'elle a été reçue à la table des dieux, son digne serviteur est passé à la mangeoire des animaux consacrés à ces mêmes dieux. Enfin, l'autruche, non plus d'Arsinoë, mais de Vénus Zéphiritide, après avoir perdu les qualités terrestres et périssables, chemine à présent dans les cieux, foule de ses pieds les étoiles, et se nourrit d'ambroisie ni plus, ni moins, que les panthères de Bacchus, les lions de Cibèle, les jumens de Pallas, et cent autres dieux animaux qui voyagent très-librement dans les cieux.

Un célèbre poëte français non content de placer dans le paradis des chrétiens, le cheval de S. Géorge de race anglaise, avec celui de S. Martin, y place aussi le coursier aux longues oreilles de S. Dénis, et ce qui est plus extravagant, le porc de S. Antoine. Je ne m'appuyerai point de ces exemples, parce que si je le faisais, on m'opposerait que ce sont des bouffonneries impies. Il ne s'agit point ici

de juger d'impiété, il s'agit seulement de poësie, dont les raisons sont absolument distinctes de celles de la théologie. Mais nous, qui nous raillons des fables des païens, ne les imitons-nous pas, en donnant pour compagnon un lion à S. Marc, et un bœuf à S. Mathieu? Et quand le poëte y trouve son compte, ne les fait-il pas parcourir les cieux sans outrager la religion? Parmi tant d'animaux, dont les poëtes et les prophètes ont peuplé les demeures célestes, pourquoi nous étonner d'y voir une autruche? N'est-elle pas plus belle à voir peut-être que la chouette de Minerve, le bœuf de S. Mathieu et la grande monture de l'Apocalipse? S'il y avait quelqu'un qui voulût encore lui disputer cet honneur, et ne pût point plier son imagination à voir plâner par les airs l'autruche de Vénus Zéphiritide, je lui demanderais, s'il a plus de plaisir à y voir l'âne de Silène. Cependant dans la grande journée de Phlegra (*), la fable nous le montre parcourant l'olympe du haut en bas, et lui attribue la

(*) Ville de Macédoine, près de laquelle eut lieu le combat des Titans.

gloire d'avoir mis le premier les géans en déroute, en les épouvantant par le bruit retentissant de ses cris.

Après avoir vu de quelle manière l'apothéose d'Arsinoë, opérée d'après le cérimonial des autres dieux, fit admettre notre Memnonide aux honneurs divins, cherchons à découvrir pourquoi, en divinisant la chevelure de Bérénice, Callimaque ne pouvait se dispenser de mettre en scène l'action de cet animal. Il s'agit de pénétrer dans les pensées sécrètes du poëte et de découvrir le travail caché de son imagination; recherche dans laquelle je réussirai, toute hardie qu'elle est, si vous m'accordez seulement une proposition qui dérive des précédentes, et qui porte un tel caractère de vraisemblance que je pourrais y prétendre de droit; c'est que la statue de Vénus Zéphiritide, objet d'un culte public sur le promontoire Zéphirien (il devait y avoir nécessairement une effigie de cette déesse, le culte des divinités abstraites n'étant point admis par les païens), que cette statue, dis-je, ne fût point différente de celle déjà aperçue par Pausanias dans le sanctuaire de l'Hélicon, assise sur une autruche. Accor-

dez-moi cette seule et raisonnable supposition; et je vais vous exposer la série de mes pensées.

La politique couronnée tend toujours à graver le respect et la crainte; en tout tems et partout, elle a cherché à se séparer des humains pour s'associer aux dieux. La race des Ptolomées qui se prétendait alliée aux rois de Macédoine, et par conséquent à la descendance d'Hercule, à peine établie sur le thrône pensa à se faire diviniser. Philadelphe, guerrier heureux, grand ami des lettres et politique habile, fut le premier parmi les Ptolomées à inscrire au rang des dieux, Ptolomée Lagus son père et Bérénice sa mère : il réussit aisément à propager parmi ses peuples ses religieuses impostures, s'attachant à gagner, par l'appas des bienfaits, les principaux instrumens de l'opinion publique, la plume des écrivains, les chants des poëtes et la voix des prêtres. Peu après, on ajouta, à la déesse Bérénice, la déesse Arsinoë, sous le nom de Vénus Zéphiritide; et voilà en peu de tems trois personnages de cette famille admis à la table des dieux. Après lui, vint Ptolomée Evergete, fils de Philadelphe et troisième du nom, mari passionné et poussé

par le désir d'anticiper, si j'ose le dire, sur l'apothéose de Bérénice seconde, devenue sa femme, par un de ces stratagèmes extraordinaires et grands qui n'étaient qu'à lui; et ne pouvant pas la déifier de son vivant, il prend le parti de diviniser une mèche de ses cheveux, consacrée par cette tendre épouse, aux dieux qui avaient ramené son mari vainqueur dans la guerre de Syrie. Par cette apothéose, le roi amoureux et politique, rendait d'abord sa femme et lui-même un objet particulier de la faveur des dieux, et fortifiait en même-tems les opinions religieuses déjà accréditées dans le peuple par son adroit prédécesseur, sur les relations immédiates de sa famille avec le ciel. Il n'était point difficile de graver ces idées dans la tête des Égyptiens, soit parce que les Égyptiens sont excessivement crédules et superstitieux, soit parce que le peuple par-tout aime à se voir gouverné par de princes de haute descendance et parens des dieux.

Mais il ne suffisait pas à Evergete de faire penser qu'il tenait à la famille des dieux qui le protégeaient, il voulait encore persuader le peuple que ces dieux ne restaient point

indifférens, et qu'il n'était point sans crédit dans le ciel ; à cet égard personne ne pouvait le seconder plus efficacement qu'un poëte de haute réputation, comme Callimaque, qui en flattant l'ambition de son bienfaiteur, et en mettant à profit la superstition populaire, en divinisant la chevelure de Bérénice, fit jouer la puissance non pas d'une divinité étrangère, mais celle d'une divinité domestique, la puissance de Vénus Zéphiritide. Comme il composait ses vers pour une nation accoutumée à admirer et adorer cette Vénus Zéphiritide, représentée assise sur une autruche, Callimaque ne pouvait, sans compromettre son art, séparer l'action de cette déesse de l'action de sa monture ailée, étant reconnu que l'intervention de ces traits symboliques forme dans les descriptions poétiques un très-beau clair-obscur dont on peut toujours tirer un parti merveilleux. Observez les dieux d'Homère. Ils ne font presque jamais rien par eux mêmes, mais ordinairement par le moyen d'agens secondaires qui, en augmentant le bruit et le mouvement de l'action, en augmentent aussi la chaleur, et donnent de la vie à la poësie.

Je ne sais si j'ai réussi à développer mon opinion avec assez de clarté. Je sais bien qu'en voyant Callimaque introduire dans son poëme, notre messager ailé, comme exécuteur des ordres de Vénus Zéphiritide, j'acquiers la certitude qu'il l'a fait avec raison, et que cette raison, vous ne la trouverez jamais, si vous ne m'accordez à présent par nécessité ce que je vous ai demandé comme une grace, savoir, que cette déesse était adorée en Egypte sous la forme et avec les symboles décrits par Pausanias, je veux dire assise sur une autruche.

Avant de vous faire connaître clairement que ce oiseau était très-digne de coopérer à l'apothéose de la chevelure de Bérénice, et de briller dans les vers d'un grand poëte, tel que Callimaque, vous me permettrez une courte digression sur la noblesse de ses attributs qui servira d'argument à ma cinquième et dernière lettre.

V.e ET DERNIERE LETTRE.

Il existe en Italie un proverbe un peu injurieux à l'autruche. Comme elle est originaire des pays chauds, elle souffre beaucoup du changement de climat, et celles que nous voyons en Europe, sont toutes maigres, décharnées et, pour ainsi dire, déchues de leur dignité naturelle. De-là cette expression populaire, *maigre comme une autruche*, et l'idée basse et triviale que beaucoup de monde se fait de cet illustre émigré. Les Naturalistes mêmes, qui ignorent (et peu en tiendraient compte, quand ils la connaîtraient) sa parenté avec Memnon, et l'honneur qu'elle a de porter sur son dos une belle déesse, les Naturalistes, dis-je, ne lui accordent pas une grande réputation d'intelligence et d'adresse. Jamais pourtant la bonté de

caractère n'a été un déshonneur et encore moins, un obstacle à l'apothéose des animaux. Vous le voyez dans les biches de Diane et dans le patient quadrupède de Silène. D'ailleurs dans la république des animaux la plus belle prérogative est toujours la force, et sous ce rapport notre Memnonide ne peut se plaindre de la Nature. Celui-ci n'est pas seulement fort, il est encore magnanime. *L'autruche n'attaque point les animaux plus faibles*, écrit le Pline français; *rarement même se met-elle en défense contre ceux qui l'attaquent.* Dans cette attitude ne reconnaissez-vous pas l'ours décrit par l'Arioste, et qui craint si peu

L'importuno abbajar de' picciol cani,
Che pur non se li degna di vedere?

Si ensuite l'autruche se présente au combat, elle le fait avec courage, se servant du bec et lançant des coups de pieds terribles. Elle frappe aussi avec les pointes très-dures de ses ailes, dont l'extrémité de l'os forme une espèce de pique, qui probablement lui a été donnée par la Nature pour nuire à son adversaire. Enfin, ses qualités belliqueuses répondent parfaitement

à celles des oiseaux Memnonides cités par Ovide.

Bella gerunt, rostrisque, et aduncis unguibus iras
Exercent, alasque, adversaque pectora lassant.

Mais l'autruche mérite encore sous d'autres rapports toute notre attention. Oron écrit dans le premier livre des hiéroglyphes, que les savans d'Egypte voulant représenter un homme juste, exprimaient cette idée en gravant ou peignant une plume d'autruche qui, par l'égalité parfaite de ses deux ailes, présente à la pensée l'emblême de la justice distribuée également à tous; ce langage abrégé et mystérieux de la science Égyptienne sert à nous expliquer une flatterie allégorique du Sénat Romain, consignée dans une médaille frappée en l'honneur de Tibère au grand scandale de la postérité: elle porte dans l'exergue une couronne de plumes d'autruche, avec l'inscription IUSTITIA. Il y en a une autre en argent de Philippe, sur laquelle on voit gravée une autruche avec ce texte: IUNO. CONS. AUG. qui nous apprend que notre illustre ailé était un oiseau consacré à Junon. D'après cette supposition, Aldrovande

est porté à croire, que Claudius dans ses vers sur le sixième consulat d'Honorius

. . . . . pollice monstrat
Quod picturatas galeae Junonia cristas
Ornet avis ,

ne parle point du paon, mais de l'autruche; ce savant et grand Docteur de Bologne observe avec sagacité, qu'on ne trouve point d'exemple de plumes de paon sur les casques des guerriers, tandis qu'on y voit très-souvent celles d'autruche; le témoignage de Pline est à cet égard parfaitement d'accord avec celui d'Aldrovande. Et les trois plumes de la longueur à-peu-près d'une coudée qui formaient le panache des soldats romains, et qui, selon Polybe, les faisaient paraître plus grands du double, et les rendaient plus propres à inspirer la terreur, Aldrovande tient pour certain, que c'étaient des plumes d'autruche; et ce qui le confirme dans cette opinion, c'est une statue de Pyrrhus et une autre de Minerve qu'il avait vues à Rome, et qui toutes deux portaient sur leur casque une plume de ce oiseau guerrier.

Symbole de justice, et puis symbole de valeur, l'autruche l'est encore de vîtesse et de

célérité. La plume ondoyante que portaient sur leur chapeau les facteurs des lettres, était encore d'autruche : et cet usage nous donne à connaître la véritable explication de ce vers de Juvenal à la fin de sa 4.e satyre

Anxia praecipiti venisset epistola pinna,

dans lequel l'auteur donne la description caractéristique du facteur au lieu de la personne. Celui qui pourrait expliquer l'allusion mystique de ces deux grands étendarts faits de plumes d'autruche qu'on tient élevés devant le Pape, quand il est porté, dans les processions du Vatican, sur sa chaise pontificale, nous ferait trouver peut-être, parmi les attributs secrets de ce oiseau, quelqu'autre emblême bon à connaître.

Nous avons vu l'autruche sous la protection de deux grandes divinités, Junon et Minerve: voyons-la à présent sous les auspices de Vénus, ce qui servira à établir toujours davantage la convenance de ses rapports avec Vénus Zéphiritide.

Les Grecs qui exprimaient par les noms la nature et le caractère des choses, en donnant à l'autruche celui de passereau, *strouthos*, ont

avec ce seul terme, éclairci toute la question: les moineaux sont, par leur lubricité reconnue, consacrés à Vénus, et partagent avec les colombes et les cignes l'honneur de traîner le char de la déesse. Le Memnonide notre grand moineau a aussi la réputation d'être très-lascif; ses accouplemens ne sont pas comme ceux de presque tous les animaux bornés par la Nature à des saisons particulières, mais ils sont propres à tous les tems, et privilégiés comme ceux de l'homme; ils ne s'effectuent point par simple compression, comme dans le reste de son espèce, mais par de réelles introductions de l'organe générateur. Ne sont-ce pas là des prérogatives pour mériter la protection de Vénus? Et Arsinoë l'ayant trouvé bon serviteur pendant sa vie, devait-elle l'oublier, lorsqu'elle est devenue Vénus Zéphiritide ? La superstition accoutumée à charger d'attributs symboliques les divinités qu'on lui fait adorer, voulant en donner un à Arsinoë, ne pouvait-elle pas lui accorder cet animal, qui non-seulement convient par sa nature au caractère de Vénus, mais qui lui avait été si cher pendant sa vie? Voilà, si je ne me trompe, une nouvelle

raison à ajouter à celles déjà exposées dans une précédente lettre, où je vous faisais connaître qu'il y a lieu de penser, que le simulacre de Vénus Zéphiritide adoré par les Égyptiens, devait la représenter comme celui de l'Élicon, montée sur une autruche.

Et puisque la dissertation nous ramène à cette statue, peut-être ne serez-vous pas fâché que, pour mieux vous développer ma pensée toute entière, je cherche à connaître celui qui l'a consacrée.

Si vous voulez bien vous ressouvenir de la manie qu'avait Philadelphe de multiplier, par tous les monumens possibles, la rénommée d'Arsinoë, vous vous rappelerez qu'il fut très-passionné pour les poëtes ; vous trouverez encore, dans son extrême respect pour les Muses, la véritable raison de ce don, de la chose qui lui avait toujours été la plus chère à son cœur, savoir, l'image de sa femme et sa sœur. Peut-être le roi affligé chercha-t-il encore dans cette offrande une consolation à la perte qu'il avait faite de cette femme, en plaçant dans le sein des Muses l'objet de ses mortelles afflictions : et déterminé, comme il l'était, à lui

élever un temple, et de la placer parmi les immortels, la consécration de cette image dans le sanctuaire ne fut qu'une préparation, et comme une espèce d'anticipation à l'apothéose déjà arrêtée dans le cœur de ce prince. Mais arrêtons-nous un instant.

Je ne sais si cette courte et présente explication que je termine contentera tout le monde. On m'accusera, les uns, d'avoir omis bien des choses qu'on n'aurait pas dû taire, d'autres d'en avoir trop dit. Je répondrai aux premiers, que mes courtes lumières ne s'étendaient pas plus loin : et cependant il me paraît que je n'ai éludé aucune des difficultés qui pouvaient être présentées, s'il peut en exister toutefois dans une question de fait. Je dirai aux seconds, qu'ayant à détruire une opinion reçue par tant de respectables Critiques, et en fonder une nouvelle tout-à-fait opposée, il fallait donner à la matière une certaine extension. Je passe à une autre considération très-importante. Si la route qui conduit aux vérités philologiques était aussi sure, aussi aisée que celles qui mènent aux vérités géométriques, le canevas de nos pensées serait composé de peu de fils, et pré-

senterait peu de dangers. Mais le philologue chemine par des sentiers tortueux, embarrassés de tant d'incertitudes, de difficultés au milieu de tant de ténèbres, de conflits d'opinions et de tant d'apparences de vérités, que l'esprit en reste souvent tout étourdi et indécis sur la route qu'il a à tenir; et pour la choisir on se trompe ordinairement, quand on néglige de les essayer toutes, les unes après les autres auparavant; et sur-tout si on n'examine bien où elles nous conduisent. Il arrive qu'en recherchant des vérités éloignées de nos tems, et dont on a perdu tout-à-fait la trace, en perdant les monumens qui en font foi, on ne peut avancer au milieu de tant d'obscurité qu'à force de lumières, lesquelles souvent même, au lieu de nous conduire au port, nous jètent dans le précipice. Ce travail de l'esprit porte avec lui tant de dégout et d'ennui dans les examens et les comparaisons; il exige une si grande patience dans les observations, tant de choix dans les livres, et ces livres nous manquent si souvent, qu'à la fin du compte, il y a du miracle à se tirer d'affaire sans compromettre sa réputation; et si le lecteur connaissait toute la

peine qu'il faut prendre pour traiter ces matières, et l'ennui qu'on éprouve à les soutenir, il serait plus discret dans ses regrets, et moins prompt dans ses décisions.

Je ne demande et n'attends point d'indulgence pour toutes ces peines de l'esprit, de la part de ces gens austères, qui en ne faisant aucun cas des connaissances d'agrément, n'admettent pour utile que la science de l'intérêt. Il me semble cependant que parmi les besoins de l'homme on pourrait faire entrer pour quelque chose les plaisirs de l'imagination, la culture de l'esprit et l'éducation du cœur. Et comme tout le monde ne trouve pas le contentement dans le calcul de l'ambition, de la richesse et de la fortune, pourquoi cette vertueuse portion de la société qui se procure dans les charmes de l'étude des belles lettres, une distraction aux maux qui nous environnent, ne serait-elle pas digne de nos éloges? Cet heureux oubli des sollicitudes continuelles qui rongent notre existence, cette manière de vivre dans les siècles passés par la méditation des œuvres des anciens dont nous devenons par-là les contemporains; ce repos de notre

ame sur l'image du passé, et qui l'empêche d'être attristée par le bruit du présent, et de craindre sur l'avenir, sont-ce donc là des biens à mépriser? Et leur source ne se trouve-t-elle pas spécialement dans les études dont nous parlons? Plût au ciel qu'elles fussent mieux cultivées et mieux appréciées! La noblesse de l'esprit ne serait plus un avantage si rare, le modèle des idées libérales ne serait plus si défiguré, le déshonneur aussi public, ainsi que le crédit de l'ambition et de l'avarice.

Vous seul, illustre ami, et sur-tout très-cher à mon cœur, vous, l'*integer vitae scelerisque purus*, ne serez pas étonné de me voir aussi pénétré de l'excellence de ces études qui font votre patrimoine, et dont vous savez si bien jouir pour adoucir par leurs charmes, l'austérité de sciences et d'occupations plus rigides. Je sens moi-même que je n'ai jamais été aussi content qu'aujourd'hui que la bienfaisance suprême vient de me mettre à mon aise en m'accordant les loisirs nécessaires pour les cultiver.

Fautes glissées dans l'impression de la Traduction de la Dissertation de M. MONTI sur le Cheval ailé d'Arsinoë.

	ERRATA.	CORRIGE.
Pag. 4, lign. 23,	de Phœbus	avec Phœbus
— 17, — 21,	qui ont	qu'ont
— 23, — 8,	ce	cet
— 29, — 7,	parentée	parenté
— 30, — 5,	tranformé	transformé
— 39, — 10,	eutr'eux	entr'eux
— 40, — 9,	le	ce
— 46, — 20,	de princes	des princes
— 52, — 23,	ce	cet
— 53, — 15,	ce	cet

LIBRARY OF CONGRESS
0 003 073 522 5